

Colette Fayard

Par tous  
les temps

*roman*

Denoël



# Par tous les temps

**DU MÊME AUTEUR  
AUX MÊMES ÉDITIONS**

**Les chasseurs au bord de la nuit  
coll. « Présence du Futur »**

Colette Fayard

Par tous  
les temps

Denoël

*roman*

**© by Editions Denoël 1990**  
**30, rue de l'Université 75007 Paris**  
**ISBN 2-207-23760-5**  
**B 23760-0**

**« Ceux que j'ai rencontrés ne m'ont peut-être pas vu. »**

**ARTHUR RIMBAUD**





**PROLOGUE**

# **Le sens de l'histoire**



La pointe d'ombre du clocher se retira. Choc du soleil sur les cheveux poudrés, la frange du jabot. Et le profil à contre-jour.

Le visiteur sourit sous les arcades qui le dissimulaient. Caché. Voyeur. Comme il se cachait à lui-même l'émotion qui le bouleversait. Il parvenait encore à la masquer sous la satisfaction purement technique d'une opération réussie.

Il y avait une heure à peine qu'il était parti. Il y avait — il y aura mille soixante-trois années. Il y a une heure et dans un millénaire, il hésitait encore. Parlait tout haut, marmonnait son indécision. Dix-neuf ? Vingt ans ? Mieux valait juste avant *Organt*. La première œuvre. Ou juste après.

— Décide-toi, dit la machine.

— Il vient d'écrire *Organt*, il ne pense pas encore à la publication, il commence juste à le montrer à ses amis. Il est à Reims, je crois, il n'y a pas longtemps qu'il a obtenu sa licence. Ses amis, ce sont des étudiants.

— Décor ? Costume ?

— Extérieur ou lieu public, évidemment. Que je n'aie pas à me justifier d'être là. L'après-midi, je pense, le reste va de soi, il sera comme tous les jours, habillé comme tous les jours et moi aussi bien entendu, ne force rien je le prendrai comme

il sera, un jour comme les autres avec juste cette excitation d'avoir juste fini *Organt*.

Les arcades forment chambre d'écoute. Un hasard de l'architecture qu'en d'autres temps et en d'autres ailleurs les hommes ont sciemment exploité. Sous les voûtes du métro, dans le Paris du xx<sup>e</sup> siècle, John Ase, le mois dernier, surprit même un dialogue amoureux, murmuré avec une délicate impudeur d'un quai à l'autre. Ici et maintenant, que dit le jeune Saint-Just ?

Il a posé sa tasse de chocolat fumant dont le parfum amer et doux excite les narines du visiteur. Celui-ci s'attendait à un négrillon enturbanné et délicat, conforme aux érudites spéculations de la machine, mais non, c'est une fille ronde et rouge qui vient les servir en terrasse, Greuze et mignarde, plaisante, à croire les regards des étudiants, mais plutôt repoussante au gré du visiteur. Il éprouve une satisfaction fugace à voir le jeune auteur détourner les yeux. L'un des convives risque une plaisanterie. Elle échappe en partie à John Ase, qui s'est reculé un peu plus sous l'arcade ; mais il se dit que, parmi ces jeunes gens, l'un est peut-être de Soissons, ou même de Blérancourt, au courant des fiançailles désastreuses... Saint-Just, précisément, rougit ; dans le même temps, il s'irrite et s'excuse, et se met à parler à voix précipitée, avec des silences, des éclats brefs, des plongées inaudibles, et l'emprise sur soi, malgré tout, d'une volontaire énergie, souterraine.

— Je ne sais pas, je ne suis pas dans mon état normal, en ce moment, je ne sais plus du tout où j'en suis !

— Depuis que nous nous connaissons, tu m'as fait vingt fois cette déclaration ! Chaque fois, huit jours après, tu repartais droit devant toi, les yeux fixés sur un but évident ; pour toi, je veux dire, évident.

— Tu l'as fini, ce livre ? dit un autre. C'est cela, simplement, la raison : le désarroi après l'accouchement, jusqu'à

cette mélancolie, méfie-t'en, cet abandon de lassitude des fraîches accouchées...

Des plaisanteries encore, dont la fugacité irrite la curiosité de John Ase. Effervescence chaleureuse, remue-ménage des réticences et des encouragements. Le jeune auteur, enfin, contraint et rougissant, sort d'entre frac et chemise une liasse de papiers. Son regard se rassure, s'assure. Dans la fière affirmation de la préface : « J'ai vingt ans, j'ai mal fait, je pourrai faire mieux », la voix prend son registre, et vite trouve la vraie distance entre l'ironie et l'exaltation, entre la passion d'être et le détachement du regard dédoublé, auteur-acteur, voyeur-montreux de sa propre mise à nu : il lit son texte.

John Ase se damnerait pour cet instant ! Ses yeux s'attachent sur les mains fines, le lobe de l'oreille et la boucle qui l'orne, le duvet de la nuque, autour du catogan. Il maudit la machine, pour lui avoir choisi le pantalon très ajusté rentré dans les bottes à revers : fort élégant sans doute, mais quel supplice de bander là-dedans !

« Le moine en rut, dans sa rage cynique,  
Sur ses appas porte une main lubrique...  
Linde mourait de plaisir et de rage,  
Le maudissait en tortillant du cul,  
Et quelquefois oubliait sa vertu... »

Ah ! cet air de séminariste ingénument pervers !... Le soleil a tourné encore. Les yeux si clairs clignent dans l'éblouissement. Il tourne un peu la tête. D'une main cache son regard, de l'autre, relève le feuillet qu'il est en train de lire...

John Ase est emporté... Il en oublierait sa mission pour ne s'attarder qu'au plaisir ! Cette mission clandestine que seul il s'est donnée, risquant prison et déchéance, et la vie même, il l'oublierait, oui, s'il ne s'acharnait, malgré la brûlure du désir, à se la répéter : développer en ce tout jeune homme cette fibre érotique, et satirique, tellement particulière, et vigoureuse... C'est pour ça qu'il est là, lui, John Ase, ici venu, en ce

temps et ce lieu... Que se déploie enfin une poésie libérée des carcans de principes, de préjugés, de tabous qui l'ont réduite à des allures de naine contrefaite!... Alors, les temps futurs, ceux de John Ase, de l'ère du Verseau, n'auront plus à balbutier des siècles de tâtonnements souffrants : sous la main de cet ardent enfant, exploseront déjà, ici et tout de suite, les audaces des lendemains tardifs, et dans leur fulgurance se réconcilieront les contraires ! Pour cela, il doit vivre toute une pleine vie, et non pas une durée avortée, mutilée pour s'être trompée de gloire, trompée d'histoire !

Les auditeurs applaudissent à la grivoiserie des ébats, ici mêlés à la satire politique ; ils rient de reconnaître, dans l'amoureux de Linde changé en âne, le réputé salace gouverneur de Paris...

« Linde éperdue, à ce qui la blessait  
Voulait toucher, et pourtant ne touchait... »

Mais quand Saint-Just, d'une voix provocante, compare le Christ à son excitante héroïne...

« S'il avait eu telle faconde,  
Son cul divin n'eût pas été blessé  
Et ses bourreaux l'auraient plutôt baisé... »

des protestations jaillissent en même temps qu'on s'esclaffe, et le vacarme est bienvenu pour couvrir l'irrépressible éclat de rire de John Ase, plus surpris encore de l'effet du texte que de son audace même.

Le soleil est à son déclin, déjà... Le visiteur n'a guère suivi la fin de la lecture, préoccupé de sa stratégie à venir. Il s'est replié sous un porche, espérant que Saint-Just repartira seul, et qu'il pourra le suivre, sinon déjà risquer de l'aborder. Mais il ne part pas seul, et les arcades bientôt finies n'offrent plus une cache sûre. Il faut retourner en son temps, programmer le prochain voyage...

Errance. Filatures vaines. Où est-il ? Un des étudiants rencontré... comment lui demander où est Saint-Just ? La règle est formelle, ne rien perturber, ne pas se faire remarquer, ne pas laisser de traces... Sans doute le visiteur est là pour transgresser la règle, et perturber, bouleverser, mais pas trop tôt, pas au risque d'être prématurément démasqué...

Et s'il était reparti à Soissons ? Peut-être à Blérancourt ? Oh non ! Non ! A Blérancourt, plus rien ne serait possible ! Une si petite ville, un village, comment rester dans l'ombre ? Et pourtant il le faut, il le faut, pour ajouter aux changements dont l'histoire est enceinte le contrepoint déterminant d'une intime révolution...

Saint-Just n'avait pas été sans apercevoir le visiteur. Cet homme étrange, vêtu d'une façon qui semblait un peu apprêtée. Pourquoi, l'ayant remarqué, n'en avait-il rien dit, s'appliquant au contraire à poursuivre sa lecture sans rien laisser paraître ? Ainsi placé en retrait, appuyé contre une colonne, il composait une figure quelque peu théâtrale. Et de le savoir là, sans que lui-même se doutât qu'il était découvert, donnait à Saint-Just le sentiment d'une intimité violée, non plus la sienne mais celle de l'autre, et le sourire était venu comme une ironie de lecture.

Il était rentré à Soissons, incertain encore s'il demanderait à M<sup>e</sup> Dubois-Descharmes de le reprendre, ou de le recommander à un confrère, non plus, bien sûr, comme second clerc, puisqu'il était désormais diplômé.

Lorsqu'il le vit venir à lui, au coin de la rue de l'Arquebuse, on ne peut pas dire qu'il fut surpris. Une espèce d'abandon à l'ordre des choses. Il se sentait sans énergie, d'ailleurs, sans volonté : le matin même, Benoit-Rambert lui avait rapporté

de Paris des bruits, vagues encore mais inquiétants : son *Organt*, tout juste publié, aurait été fort mal perçu, au point de risquer la saisie.

Mais le voici qui se présente, cet inconnu, « appelez-moi Jonas, tout simplement », et lui aussi vient de la capitale, et lui aussi a des nouvelles... Oui, *Organt* va être interdit, il faudra fuir et se cacher, mais les temps vont changer bientôt, et tomber les bourreaux de la censure, avecque d'autres têtes... Déjà des lendemains attendent leur poète, il sera celui-là, seule voix assez forte pour changer le monde, dompter le fleuve du temps en crue, jusqu'aux rivages désirés...

Où et quand il a lu *Organt*, bien sûr Saint-Just ne le lui demande pas. Mais de l'entendre dire qu'il est un grand poète, qu'il deviendra plus grand encore, et qu'on l'attend... Il le regarde. Ensemble ils se sont regardés. Et puis le visiteur, et puis Jonas a ri, tout de suite furieux de ce rire. Il dit, dans cette gêne : « Un jour il y aura. » S'arrête. Reprend, montrant les jardins qu'on aperçoit au bout de la rue : il évoque des jeunes gens courant dans des parcs, nouveaux athlètes antiques, on appellera cela jouer, et Saint-Just à son tour a ri et l'a appelé visionnaire et les regards ont vacillé. Viens. Où ? Chez toi, peu importe comment cela fut dit. Cela, peut-être, ne fut pas dit. Saint-Just, sans doute bien plus inexpérimenté que ses vers, et que même les scandales de ses frasques parisiennes ne le laisseraient supposer, n'a pas répondu aux allusions de l'autre, surpris, puis agacé, de ce qu'il prend pour un jeu imbécile. Et rien, peut-être, ne se serait passé, sans un geste précis de Jonas. Viens. Où ? Chez toi.

La machine avait prévenu John Ase. Pourtant, l'odeur de pisser de l'escalier, et le rat brun qui file entre ses jambes, il a du mal à l'intégrer comme l'image, comme le parfum de son passé. Dans l'obscurité du boyau ascendant, il n'aperçoit même plus Saint-Just, entend seulement le talon de ses bottes, aux paliers. Sous prétexte d'assurer sa marche, sa main effleure le cul ferme, s'appuie aux hanches, et la taille, devant



lui, se ploie, on pourrait dire sans que le geste, en rien, ne soit prémédité.

C'est la stature de Jonas qui, le plus, a surpris Saint-Just, et de devoir lever la tête pour lui parler, sans pour autant être petit lui-même. Pour John Ase, qui vient d'une ère sportive et bien nourrie, où le corps se développe dans le loisir et non dans un labeur prématuré, Saint-Just garde le charme de la presque enfance, dont il a la tête un peu grosse, le front large et buté. Que dit-il, que disent-ils ? Jonas, rien. Saint-Just, au contraire, parle, parle, un bavardage insignifiant, ou plutôt ne signifiant rien d'autre que le malaise, la peur quasi panique et le désir mêlés. L'envie, seulement, de laisser l'autre faire ce qu'il veut, vite, et qu'on en finisse.

John Ase a bien senti cela, et le rejoint, l'enfant, devant la minuscule fenêtre de la chambre, appuie son ventre contre son dos, dit des choses, à son tour, sans importance, mais la voix grave est apaisante, et le menton se pose sur le haut du crâne, va et vient comme on gratte le front d'un chat. Il écarte les pans du frac, le fait glisser lentement des épaules où il s'ajuste étroitement. Il lui plaît que le geste soit malaisé, la gêne de cet effort dissipant l'autre gêne. La tête de Saint-Just s'est reposée contre son cou, un instant, bref. Les mains défont un à un les huit petits boutons ronds du gilet. Du col de la chemise, il dégage d'abord le jabot, envie soudaine de voir les jours précieux de la broderie sur la peau nue. C'est presque de lui-même que Saint-Just consent à se retourner, à se laisser tenir à bout de bras, ah que sa poitrine est lisse, glabre étonnamment, blanche, et douce à lécher ! La bouche de Jonas est sur le sexe en même temps que les mains ont défait le pantalon. Ainsi tenu debout, avec ses bottes et son jabot, Saint-Just se sent risible et vulnérable, bien plus que s'il était tout à fait nu, surpris de sentir que cette impuissance acceptée accélère la venue du plaisir. Il a un geste de la main, tellement timide, pour défaire à son tour les habits de Jonas que celui-ci, dans une rage d'impatience, arrache les boutons, et les attaches compliquées, et rit d'avoir entendu craquer les coutures.

Renversés, ils se caressent et s'étreignent. Saint-Just, maladroitement, imite Jonas, qui lui demande en souriant si c'est la première fois. Oui, mais l'avouer est impossible, cela va tout gâcher, avant de l'avoir voulu vraiment il a répondu non. Jonas suce Saint-Just, module la montée de sa jouissance, freine chaque fois qu'il sent venir le sperme. Saint-Just l'imite, John Ase se laisse faire, attentif à ses réactions. J'ai envie de te prendre, qui a dit ça dans les sueurs mêlées, Saint-Just ? Pas encore. Il a tremblé, et puis fondu, paralysé lorsque l'autre a osé lui lécher le cul. Sous la caresse, il ne l'a pas senti lui glisser dans l'anus une gélule, pas plus grosse qu'une perle, une merveille du troisième millénaire, lubrifiante et suavement aphrodisiaque. Et merde pour l'interdit ! L'inclusion dans le passé d'un fragment d'avenir, c'est tabou, prohibé, criminel, et alors ? Qui le saura ? Déferle sur lui la colère de qui se sait coupable et fuit dans l'insolence. La rage, aussi, de sentir que Saint-Just, chaque fois, se refuse, sans le vouloir vraiment, contrarié de mal faire, de plus en plus crispé. Le prendre comme une femme, John Ase croyait cela moins difficile à accepter, mais maintenant cette position imbécile l'exaspère, brutalement il le met sur le ventre, mais le petit aussitôt se retourne comme dans l'envie de se faire violenter encore et cela recommence jusqu'à ce que, nageant tous les deux dans leur sueur, ils éclatent de rire. Après, tout est d'un seul coup plus facile, se mordre et se lécher, à n'en pas finir, sans savoir si ça dure une heure, des heures, la nuit, dans la délicate et fragile jouissance de l'inaccompli, jusqu'à l'épuisement.

C'est dans cette torpeur, cette euphorie, que, presque par hasard, Saint-Just veut caresser le dos de l'autre, la main s'attarde aux muscles longs, descend de plus en plus, jusqu'à l'introduction d'un doigt, des doigts, et puis le sexe, et la salive aidant à la pénétration, et la muqueuse chaude qui l'enveloppe. John Ase, en sentant venir le plaisir de son compagnon, s'est soulevé sur l'avant-bras et se masturbe pour qu'ils jouissent en même temps. Saint-Just sent les deux cœurs

**cogner ensemble dans les poitrines et s'emballer au rythme des strangulations dont son sexe est étreint.**

Dans l'explosion de joie de son jeune partenaire, John Ase n'a pu deviner que le partage du plaisir y avait peu de part.

Dans la tête de Saint-Just, il reste de cette rencontre la déflagration d'un orgueil irrépressible : J'ai fait cela, cet acte impossible je l'ai accompli, je ferai basculer le monde !

Il reste aussi le souvenir d'un parfum, cette odeur de foin coupé dont il ne peut savoir qu'elle vient d'un cosmétique inventé au xx<sup>e</sup> siècle, acheté par John Ase à une petite marchande du métro parisien. Il la cherchera en vain sur d'autres hommes, dans ses rendez-vous, aux bains, avec des militaires.

Il se cachera quelque temps chez un négociant. Juste le temps qu'*Organt* soit oublié. Il ne fera plus de littérature. Brûlera sa vie brève. Dans ses papiers, pourtant, beaucoup plus tard, on trouvera ce fragment :

« Elle arrivait à pas très lents, elle entra, l'embrassa, lui pressa la main, il lui reprocha doucement son silence, elle ne répondit rien. Il la conduisit par la main et, arrivé dans son appartement, il lui prodigua les plus tendres caresses, elle souriait et ne proférait pas une parole. Ils se reposèrent tous les deux sur un lit, elle ne goûta point de plaisir mais prit beaucoup de part à celui de son ami, elle passa ses mains sur sa peau autour de son corps, elle croisa ses jambes sur les siennes, il lui demanda si elle ne l'aimait plus, elle l'embrassa et garda un profond silence. “ Que j'ouvre ta bouche, ajouta-t-il, pour un baiser ”, elle sourit, ensuite il lui fit reproche de ce qu'elle ne lui avait point écrit, “ Je devais venir ”, répondit-elle. “ Je te fuirai ”, lui dit-il, elle ne dit mot. Il lui

répéta qu'il prendrait une femme qui lui ressemblerait et qu'il lui amènerait ses petits enfants. " Tu n'es point jalouse ? — Non. — Tu m'aimes ? — Oui, je t'aime. — Eh bien, il faut l'oublier, nous séparer et ne plus nous revoir. " Elle pleure. »




Colette Fayard

## Par tous les temps

Rimbaud, poète précoce du XIX<sup>e</sup> siècle devenu académicien autour de la quarantaine, vous connaissez ? Non, bien sûr. Ce Rimbaud-là appartient au passé d'une autre époque placée sous l'hégémonie de l'Islam socialiste. Mais quand on possède la maîtrise du voyage dans le temps, on peut réorienter l'histoire à défaut de pouvoir agir directement sur le présent. On peut manipuler certaines de ses figures clés pour éviter que ne se pervertissent les plus belles révolutions. Changer Rimbaud pour que change la vie. Autour d'un ancien baroudeur de l'espace dont la personnalité sera "greffée" sur celle du petit prodige de Charleville, un formidable projet prend forme : inventer un autre Rimbaud, mage, aventurier, prophète de "la vraie vie"... À l'occasion du centenaire de sa mort, un hommage éblouissant au plus fulgurant et au plus énigmatique de nos poètes.

Colette Fayard écrit depuis 1980. Pour ce qu'elle considère comme sa deuxième enfance, double jeu et double vie : le théâtre (plusieurs pièces présentées dans des lieux aussi prestigieux que la comédie de Saint-Étienne, France-Culture ou le Petit Odéon), et la science-fiction (Grand Prix de la S.-F. française 1990 pour *Les Chasseurs au bord de la nuit*, la nouvelle tirée de son recueil paru en "Présence du Futur").



B 23760.0  9.90  
ISBN 2.207.23760.5  
115 FF TTC